Rés H01 Fab
-5

E. Carbonnier

Société d'Histoire naturelle.

Rapport 1872.

Université Toulouse Le Mirail
Fonds de Préhistoire
Re HAA 57 63
- 5

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE
INSTITUT D'ART PRÉHISTORIQUE

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE

Séance publique du 2 mars

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE L'ANNÉE 1872

PAR

M. EMILE CARTAILHAC

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Membre des Conseils d'administration de l'Institut des Provinces et de l'Association française pour l'Avancement des Sciences : etc.

TOULOUSE

IMPRIMERIE DE BONNAL ET GIBRAC.

RUE SAINT-ROME, 44

1873.

MESSIEURS,

C'est la première fois que la Société d'Histoire Naturelle, déjà vieille de sept ans, tient une séance publique pour faire connaître l'ensemble de ses travaux pendant les derniers mois, et rendre un plus digne hommage aux confrères que nous avons perdus.

On ne l'accusera pas d'avoir recherché quelque popularité par des discours solennels et des promesses de travaux futurs. Elle avait pris pour devise : « *Plus faire que dire* », et aujourd'hui, comme elle a suffisamment fait, elle ose le publier. Elle est, en effet, sortie victorieuse des épreuves inséparables des débuts de toute institution analogue, qui sont : l'indifférence de la foule, le dédain de quelques-uns, l'hostilité de plusieurs autres, et, par dessus tout, la lassitude de ses propres soutiens.

Qui voudra parcourir les six volumes de *Bulletin* (1) et apprécier la vie scientifique de notre compagnie, lui rendra

(1) Les *Bulletins* paraissent par livraisons trimestrielles accompagnées de planches. Le volume renfermant les travaux dont il va être parlé est en vente au prix de six francs, à Toulouse, chez Bonnal et Gibrac, rue Saint-Rome, 44.

aisément ce témoignage qu'elle a vécu mieux que la plupart des sociétés analogues de province et qu'elle n'a été inférieure qu'à un bien petit nombre qui ont acquis avec le temps, avec des ressources plus considérables et dans des conditions très-favorables, une plus grande autorité.

Vos travaux, Messieurs, ont été nombreux et leur extrême variété m'embarrasse pour les énumérer avec ordre. Dans une société comme la nôtre, il faut placer au premier rang les mémoires de zoologie locale. Il est, en effet, indispensable de connaître la faune de notre région aussi bien que nous connaissons celle de lointains pays. C'est à vous que reviendra l'honneur d'avoir publié les premiers catalogues complets de la faune du bassin sous-pyrénéen. Plusieurs ont déjà enrichi vos publications; je rappellerai seulement celui des lépidoptères par M. d'Aubuisson; cette année, M. Marquet vous a donné la seconde partie de celui des insectes coléoptères du Languedoc. Plusieurs fois, dans chaque page, l'indication d'une espèce nouvelle augmente la valeur de cette œuvre, fruit de longues et délicates recherches. De plus, il vous a soumis la liste raisonnée des espèces rares et nouvelles, coléoptères ou hémiptères qu'il a trouvées à Vias (Hérault), en juin dernier.

Nous devons à M. le général C. de Nansouty un catalogue des mollusques terrestres et fluviatiles des départements des Basses-Pyrénées et des Landes. Dans ce travail, notre confrère signale la présence de certaines espèces jusqu'ici considérées comme très-rares dans cette région, et dont il a découvert de nombreuses colonies.

M. Gaston de Malafosse vous a entretenus aussi de malacologie en vous donnant un résumé d'un ouvrage de M. A. Issel, de Gênes, un de vos correspondants; la faune malacologique de la mer Rouge offre une remarquable analogie avec celle des dépôts pliocènes circum-méditerranéens et démontre ainsi, que la Méditerranée et la mer Rouge étaient unies aux époques miocène et pliocène et avaient la même faune. A la période quaternaire, l'Isthme de Suez

s'éleva, le détroit de Gibraltar s'ouvrit, et la faune de la Méditerranée, subissant diverses influences, se modifia profondément.

M. A. Lacroix a fourni sa part de travail en dressant la liste méthodique des oiseaux de notre S.-O. Après vingt années d'observations, il accorde à notre département 40 familles, 100 genres et 371 espèces d'oiseaux. Notre confrère nous a promis en même temps un catalogue raisonné indiquant l'habitat des oiseaux, l'époque du passage et du séjour de ceux qui ne sont pas sédentaires, leur degré de rareté et d'autres renseignements précieux puisqu'ils ont rapport à des animaux si utiles, si nécessaires, qui, malheureusement, tendent à disparaître.

J'ai le regret de n'avoir à signaler qu'un bien petit nombre de notes sur la botanique. M. le professeur Clos a rectifié une erreur de M. de Martrin Donos, qui, dans sa *Florule du Tarn*, p. 651, dit que le *Betula pubescens* n'a pas été observé dans ce département. Or, l'herbier de feu le Dr Jean-Antoine Clos, père de notre président honoraire, renferme plusieurs échantillons de cet arbuste cueillis en 1824 au-delà d'Arfons.

M. Desjardins vous a présenté une *Primula grandiflora* (Lam.) récoltée dans la forêt de Senart et qui, transportée dans un bon terrain, présenta, l'année suivante, les caractères de la *Primula variabilis* (Goupil).

Vous semblez, Messieurs, avoir une prédilection pour la géologie. C'est que l'an dernier nous avions encore au milieu de nous un ami devenu un des maîtres dans cette science, et qui savait l'art si difficile et si rare d'en inspirer le goût. L'étude de notre terre et, par exemple, l'histoire de nos Pyrénées, ont, par elles-mêmes, un incontestable intérêt ; mais n'avaient-elles pas un attrait plus vif lorsque H. Magnan nous exposait les résultats de ses patients travaux auxquels ne manquent pas l'estime et l'admiration des vrais savants.

Parmi les questions qui lui tenaient à cœur, était celle de l'Ophite ; il vous lut son étude sur cette roche dans les

Pyrénées françaises et les Corbières. D'abord, il passait en revue les opinions de tous les géologues ; puis, pour donner une base sérieuse à la discussion, il définissait ce qu'il entendait par roches ophitiques, et montrait qu'on ne les avait étudiées, en général, qu'à la base de nos montagnes ou dans la plaine, où elles n'apparaissent que par lambeaux et semblent sortir de l'intérieur sous forme de typhon. Mais en recueillant les matériaux de son magistral essai de *carte géologique des Pyrénées françaises et des Corbières*, H. Magnan reconnut que l'Ophite est d'origine hydrothermale, qu'elle est passive et, le plus souvent, contemporaine des nombreux terrains, qu'il décrit un à un, au milieu desquels elle apparaît en *couches*. Il prouve l'impossibilité pour cette roche d'avoir soulevé les Pyrénées, comme on l'a prétendu. Car les grandes failles de nos montagnes se sont produites à froid, et le joint de ces fentes n'est pas rempli par cette Ophite qui, pâteuse à l'origine, se serait déversée, épanchée partout, et partout aurait dû laisser des traces irrécusables de son passage (1).

Guidé par les conseils de notre regretté confrère, M. Gaston de Malafosse s'est livré à l'étude des environs de Marvejols (Lozère). Aucun géologue ne s'était occupé sérieusement de cette région pourtant si intéressante des pentes de la Margeride et de l'Aubrac. Notre collègue a cherché à fixer les limites du lias ; il a passé en revue ses subdivisions, les caractères pétrologiques ou paléontologiques de chaque zône. Il a insisté sur l'importance de ces différents horizons, qui se trouvent non seulement dans l'Aveyron, mais encore en Normandie, en Bourgogne et en Allemagne. Et enfin il a fait remarquer combien le lias est différemment constitué à l'Ouest et à l'Est de la Lozère, dissem-

(1) Le *Bulletin de la Société d'Histoire naturelle de Toulouse* renferme plusieurs notes posthumes de notre si regretté confrère et ami. Ses travaux les plus importants sont publiés par la Société géologique de France.

blance qui ne peut résulter que de la proximité du rivage de la mer Jurassique.

Dans une autre note il nous a fait connaître les basaltes si abondants sur l'Aubrac, où ils se sont fait jour au travers des granits porphyroïdes et, plus rarement, au milieu des couches jurassiques. La matière éruptive semble avoir profité de fissures préexistant dans les strates et non point s'être ouvert un passage en disloquant le sol. L'action métamorphique du basalte est aussi peu appréciable que son action dynamique. Par une heureuse innovation, M. G. de Malafosse a fait passer sous vos yeux une série de bonnes photographies, dues à son frère, qui est aussi notre collègue ; elles ont singulièrement éclairé sa communication.

A la suite, M. Magnan confirma ces conclusions par une coupe du plateau de Coyrou et des environs de Privas qu'il avait relevée en octobre 1867, et qui prouve une fois de plus qu'il faut renoncer, pour expliquer certains faits d'origine volcanique, à la théorie des cratères de soulèvement.

Au moment où le phosphate de chaux est fièvreusement recherché et exploité dans les départements voisins, surtout dans le Tarn-et Garonne et le Lot, vous ne pouviez manquer de lectures sur ce grave sujet. C'est d'abord à M. Trutat que vous les devez. Tous les dépôts de phosphate de chaux paraissent s'être formés de la manière suivante :

1° Ils peuvent être d'origine marine. On a constaté leur présence dans des terrains qui, déposés au fond des mers, constituent une partie de l'écorce terrestre. Ainsi la phosphorite des terrains crétacés est connue en France dans trente-neuf départements ; elle est exploitée avec de grandes espérances à Bellegarde, près la perte du Rhône ;

2° Le phosphate se trouve en abondance dans de grandes accumulations formées par des animaux ou par l'homme : Les dépôts de guano, les brèches osseuses, les débris de cuisine, etc. ;

3° Enfin, il peut avoir été déposé par des sources.

C'est là l'origine de ceux que l'on exploite dans nos pays. M. Trutat vous a dit qu'un dépôt geyserien de chaux phosphatée est venu d'abord remplir les fentes du calcaire ouvertes suivant une direction N. 25° E. (faille de la Bonnette). Ces dépôts primitifs ne contiennent jamis de fossiles. Quant à leur âge, il est seulement possible de dire qu'ils sont postérieurs à l'oolithe supérieure, roche encaissante.

Plus tard une seconde faille se produit suivant une direction E. O. (faille de Varen), et partout où les nouvelles fentes recoupent les dépôts phosphates, un remaniement se produit. En même temps une véritable éruption d'eaux fortement chargées d'acide carboniq ue, d'argile et de fer, vient dissoudre la chaux phosphatée et les parois calcaires environnantes; de nouveaux éléments sont encore apportés à ce dépôt par des courants diluviens qui entraînent à la fois du sable, des cailloux roulés et des débris d'animaux. Il y a donc remaniement des plus complexes dans les dépôts ossifères et les débris fossiles qu'ils renferment et qui se rapportent à des époques très-différentes, éocène, miocène, quaternaire, ne donnent en rien l'âge des phosphates.

De son côté, M. Chelle établissait aussi l'origine inorganique de ces substances; car elles ont été minéralisées par le phosphore et le fluor, qui, le plus souvent, donnent lieu, par leurs combinaisons avec d'autres corps, à des minéraux appartenant aux filons (phosphates de plomb, de cuivre, etc.).

Notre confrère nous a signalé la présence dans les phosphates de chaux de Caylus (Tarn-et-Garonne), de diverses espèces minérales, notamment de l'Haüerite (bi-sulfure de manganèse), qui n'a été trouvée, jusqu'à ce jour, qu'en Hongrie, et de la Wavellite différente de la variété classique du Devonshire (Angleterre).

Je ne peux passer sous silence un autre mémoire de M. Chelle sur les espèces rares et remarquables ayant fait partie de la collection de Picot de Lapeyrouse. Il a insisté

sur la présence du pétalite, du tantale oxydé d'Haüy et de petits grenats roses dans certaines roches granitoïdes des Pyrénées.

C'est sous le couvert de la géologie que M. Garrigou nous a parlé des eaux qui alimentent Toulouse. Il vous a donné d'abord un aperçu géologique général des vallées des Pyrénées, des plaines du bassin sous-pyrénéen, et enfin de la vallée à Toulouse, ce qui vous a permis de saisir la marche du cours d'eau supérieur (la Garonne) dans ses rapports avec le cours d'eau inférieur qui alimente ici les puits de l'une et de l'autre rive. M. Garrigou a suivi, en second lieu, l'histoire de nos filtres et des fontaines jusqu'au moment où l'eau étant devenue mauvaise à la suite d'incidents qu'il explique, un remède prompt et sûr devînt nécessaire. Il se mit alors à rechercher les causes du mal et les trouva multiples. Les nouvelles galeries filtrantes étaient installées les unes dans une couche de vase tourbeuse, les autres dans des terrains formés récemment par l'accumulation d'ordures, de plâtras, etc. Enfin, après de longues analyses, M. Garrigou découvrait que les eaux filtrées avaient une composition intermédiaire entre celles de la Garonne et celles des puits de Saint-Cyprien. La nappe d'eau souterraine et impure du faubourg arrivait donc dans les filtres, et, sur ces données, notre confrère proposait quelques mesures pour arrêter le mal.

Messieurs, je n'ai plus à vous rendre compte que de vos travaux d'anthropologie, science née la dernière, mais qui devrait, étant la science de l'homme, passer au premier rang. Un de vos correspondants, M. Piette, de Craonne (Aisne), vous a tenu au courant de ses fouilles faites, à grands frais, dans les grottes de Gourdan, près Montréjeau. Les glaciers descendant des pics d'Oo, des Crabioules, de Maupas, de Fourcanade commençaient à abandonner les vallées de Luchon et de Saint-Bertrand, qu'ils avaient longtemps couvertes de leur immense linceul ; et bien que le climat ne valût guère mieux encore que celui de la Laponie,

les animaux reparurent dans ses régions revenues à la vie, et les grands troupeaux de rennes furent bientôt suivis des hommes qui en faisaient leur proie de prédilection et qui s'installèrent entr'autres lieux dans la principale grotte de la montagne du Bouchet au bord de la Neste. C'est surtout dans cette station admirablement exposée que M. Piette a recueilli en quantité ces silex et surtout ces ossements et bois de rennes travaillés de mille manières, ces ustensiles, ces armes, ces parures, ces sculptures et même ces gravures sur pierre et sur os qui sont caractéristiques des gisements semblables à ceux des Eysies, de la Madeleine, de Laugerie-Basse, de Bruniquel, etc. Vous avez l'espoir de publier la description de ces richesses dans votre Bulletin.

Moins heureuses, mais aussi bien plus rapides, ont été les explorations de M. F. Regnault dans les grottes, déjà décrites, de Niaux, d'Auber et de Massat (Ariége) et de Montesquieu-Avantès (Haute-Garonne). — Et celles de M. Gourdon dans la caverne de Néron, à Saint-Peray (Ardèche). Cette grotte a été habitée à une époque antérieure au grand développement du renne et à la disparition à peu près complète des rhinocéros, *ursus spelæus*, *felis spelæa*, etc. Cette station est remarquable par l'extrême rareté des objets en os travaillés et par la forme spéciale des silex. Ces caractères rapprochent exactement la caverne de Néron du gisement type du Moustier (Périgord) (1).

Enfin, j'ai eu l'honneur de vous signaler la découverte d'un squelette humain de l'âge du renne, dans une station célèbre, celle de Laugerie-Basse (Dordogne), que M. Massénat, un de vos correspondants, explore depuis six ans. Invité par lui, avec un autre de vos confrères, M. Ph. Lalande (de Brives), nous avons eu le bonheur de mettre au jour ces restes d'autant plus précieux que, cette fois, le doute ne

(1) M. Lepic et de Lubac ont publié récemment un beau travail sur ces grottes : *Stations préhistoriques de la vallée du Rhône, en Vivarais ; Chateaubourg et Soyons.* — Chambéry, André Perrin, 1872, in-4°.

peut pas exister un seul instant sur leur âge. Les chasseurs de rennes se sont installés à un moment donné au bord de l'eau sous les grands escarpements qui dominent les cours de la Vezère. Des éboulements de rocher se sont produits à cette époque, comme de nos jours. Après chaque chute de rochers, les sauvages ont repris possession du sol exhaussé et ont profité des intervalles des blocs pour rallumer leurs feux. C'est une victime de ses éboulements que nous avons exhumée sous un bloc énorme recouvert lui-même de plusieurs foyers où se sont rencontrés les spécimens ordinaires de la faune et de l'industrie quaternaire. Le squelette était accompagné d'une 20e de coquilles, les deux plus grosses porcelaines de la Méditerranée, précieuse parure qui témoigne de longs voyages ou des relations commerciales étendues.

D'une époque plus récente, de l'âge de la pierre polie, sont des stations des grottes des basses Cévennes que M. Louis de Malafosse nous a fait connaître en nous faisant l'analyse d'un volume de M. Jeanjean, de Saint-Hippolyte, sur ce sujet.

Vos travaux, Messieurs, ne se bornent point à des lectures. Vous entreprenez, tous les ans, des excursions plus ou moins lointaines. L'an dernier H. Magnan vous guidait dans les petites Pyrénées de l'Ariége, entre Cazères et le massif de Lacourt, au sud de Saint-Girons. Vous passiez en revue la majeure partie des formations qui constituent nos montagnes ; vous pouviez étudier les couches de la plaine et juger du rôle puissant des failles et des érosions.

Vous savez, hélas ! pourquoi n'eut pas lieu notre excursion projetée dans la forêt de la Grésigne !

Que je vous dise un seul mot de l'Atlas physique de la France par l'Observatoire de Paris. Votre concours a été offert et accepté avec le plus vif empressement. Vous vous êtes préoccupés des moyens de réaliser votre part de travail. Vous avez choisi, parmi les quarante cartes demandées pour chaque département, celles qui sont du domaine de

vos études, et, enfin vous vous êtes mis à l'œuvre, bien que vous n'ayez pas une confiance bien grande dans la réalisation de ce monument scientifique, qui ferait pourtant si grand honneur à notre patrie.

L'année qui vient de finir aura vu la naissance d'une bibliothèque déjà nombreuse, parfaitement organisée par les soins dévoués de M. le colonel Belleville, qui l'a lui-même enrichie de dons multipliés. Elle comprend entr'autres les mémoires ou bulletins de cinquante-quatre Sociétés savantes. Vous tenez, Messieurs, à remercier vivement les Académies qui ont bien voulu vous gratifier de la collection complète de leurs publications.

Enfin, il me faut noter ici l'effectif de notre compagnie. Le 23 février 1872 elle comptait 52 membres titulaires, 28 membres correspondants, 7 membres honoraires ; en tout : 87.

Aujourd'hui, il y a 79 membres titulaires, 38 membres correspondants et 9 membres honoraires, en tout : 126, c'est-à-dire 39 de plus que l'an dernier. Puissent nos rangs suivre toujours la même progression (1).

Ces chiffres pourtant paraîtront bien faibles à ceux qui ne se rendraient pas un compte exact de la situation. Il ne faut pas oublier que nous sommes dans un pays exceptionnel aujourd'hui, où l'histoire naturelle est ignorée, je dis plus, semble proscrite. Il serait fâcheux de ne pas reconnaître nous-mêmes que la France, par la faute de ceux qui ont présidé à l'organisation de l'enseignement, est, à cet égard, en décadence. Où est la belle période des Cuvier et des Geoffroy-St-Hilaire, et le temps un peu moins récent où les grands seigneurs et les financiers se montraient jaloux de publier, *à leur dépens*, les planches de ces livres, le temps, enfin, où ce savant illustre, dont cette maison et cette salle même nous rappellent le souvenir, Picot de

(1) Pour être nommé membre titulaire il suffit d'être présenté par deux membres et de payer une cotisation annuelle de 12 francs.

Lapeyrouse, voyait accueillis avec enthousiasme, par les Etats de Languedoc, ses ouvrages populaires dans son pays et célèbres en Europe.

Aujourd'hui, Messieurs, travaillez pour vous, pour la science ; vous ne ferez guère impression sur le public. Comme toutes les Académies de Province, vous mettez inutilement vos bulletins trimestriels en vente ; et en vain aussi vous publiez, par devoir, dans les journaux de Toulouse, des comptes-rendus de vos séances hebdomadaires. Peu de lecteurs vous entendent et vous pouvez dire, vous aussi, comme le poète et le Romain exilé chez les Barbares :

Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis !

Je n'ai pas les espérances et les illusions de bien des gens. Tant qu'on ne réformera pas l'instruction secondaire, cette situation pénible durera, malgré tous les efforts. Il faut lutter cependant, au moins pour l'honneur d'avoir compté sur une renaissance.

« La diffusion des sciences, ou mieux encore, la rénovation de notre pays par les études et l'esprit scientifique, » tel est le but de l'Association française pour l'avancement des sciences, fondée au lendemain de nos désastres par un groupe de savants éminents de Paris, effrayés de voir l'abaissement du niveau scientifique général. Dans la première session qui eut lieu en septembre dernier, à Bordeaux, M. de Quatrefages, interprète de tous, signalait en termes éloquents la gravité du mal. Nous avons tous applaudi ; mais nous, nous sommes convaincus ; c'est la foule, ce sont nos Assemblées et nos Conseils, c'est le Gouvernement lui-même qu'il faudrait convertir. Notre société fait ce qu'elle peut, elle s'est enrôlée sous la bannière de l'Association française, qui, dans deux ans, je crois, fera l'honneur à notre ville d'y tenir une session. Mais quand je vous disais que je n'avais pas trop d'illusions, je songeais à d'autres institutions qui ont le même but et qui ne sont point parvenues à secouer l'indifférence de la foule. Je veux

surtout parler de l'Institut des Provinces, qui depuis plus de trente ans, s'efforce d'inspirer aux sociétés savantes des départements l'amour de l'initiative et de l'indépendance à l'égard de Paris, et qui chaque année organise des congrès scientifiques à la fois à Paris et en Province. Cette année le rendez-vous est à Pau ; notre Société, qui a tenu à souscrire, y sera représentée par un grand nombre de ses membres.

En appelant de tous mes vœux l'indépendance des travailleurs et des institutions des départements, j'exprime seulement le regret qu'ils n'aient pas leur part légitime des budgets spéciaux accordés par le pays. Notre capitale se fait beaucoup trop la part du lion au détriment de la province, et nous avons le droit, le devoir de nous plaindre.

Les départements imitent l'Etat et ne montrent pas grand zèle pour les lettres, les sciences ou les arts : nos Conseillers généraux semblent jusqu'ici à peu près indifférents Seules les municipalités font souvent ce qu'elles peuvent ; témoin ce qui se passe à Toulouse, où le Conseil municipal voudrait rendre à notre ville sa prépondérance intellectuelle d'autrefois.

Assez d'autres l'ont dit pour qu'il me soit permis de le répéter. Le Musée d'Histoire naturelle, que vous mettez tous vos soins à enrichir, est dans un remarquable état de prospérité. C'est l'an dernier que M. le docteur Noulet, membre honoraire de notre Compagnie, en a été nommé directeur, et vous avez éprouvé trop de satisfactions pour que je ne doive pas en consigner ici le souvenir. Apportant au Muséum ses collections, fruit de 40 ans de recherches et de travaux, notre savant maître a donné à cet établissement municipal une importance exceptionnelle, et tous les étrangers qui l'ont vu récemment n'ont pas hésité à le reconnaître. Il ne doit rien à l'Etat qui lui devrait cependant ses secours autant qu'aux Musées de Paris.

La municipalité, qui a fait beaucoup pour son organisation, ne s'arrêtera pas en si beau chemin. Ce qu'elle a fait

en peu de temps est un sûr garant de ce qu'elle fera dans l'avenir (1). Elle sait bien que tout progrès politique, social, économique, a pour condition l'avancement de nos connaissances et l'instruction du public, et que M. Guizot avait raison lorsqu'il écrivait en 1816 :

« La science est devenue une véritable force ; elle est » indispensable à tous ceux que leur situation oblige ou » appelle à exercer quelque influence sur les autres hom- » mes sous peine de tomber à un rang inférieur. »

A ce propos, laissez-moi remettre sous vos yeux un passage d'une lettre de M. E. Blanchard, membre de l'Institut, professeur au Muséum de Paris : « Il faut, en vérité, à tout prix, exciter l'amour-propre des municipalités et des riches particuliers de la ville. Toulouse est admirablement placée pour devenir un centre important du mouvement intellectuel, et la ville compte dans son sein assez d'hommes distingués pour obtenir un beau résultat, le jour où seront fournies les ressources matérielles indispensables. »

C'est avec la ferme espérance qu'il en sera ainsi que je me plais à terminer ce rapport. Je ne me flatte pas, mes chers confrères, d'avoir rendu un compte suffisant de vos travaux et de vos discussions, vous ne devez en accuser que vous-mêmes : pour la troisième fois vous m'avez choisi pour votre secrétaire général ; il vous était bien facile d'en nommer un plus digne, mais non pas un plus dévoué.

(1) Le Muséum de Toulouse *n'existait pas* il y a dix ans. Aujourd'hui cet établissement possède, en dehors des collections de zoologie installées dans des salles vastes et fort bien aménagées, une galerie de paléontologie quaternaire, d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, la plus belle de province après le Musée national de Saint-Germain ; la ville vient de voter 10,000 fr. pour installer dans des salles nouvelles la bibliothèque naissante et nos admirables séries de fossiles tertiaires en grande partie donnés par M. le Dr Noulet. Le budget du Musée a été doublé l'an dernier ; il est aujourd'hui de 15,000 fr.

Toulouse. — Typographie Bonnal et Gibrac, rue Saint-Rome, 44.